

XYZ. La revue de la nouvelle

22

Emmanuel Bouchard



Numéro 115, automne 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/69625ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bouchard, E. (2013). 22. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (115), 59–61.

22

Emmanuel Bouchard

MERCI, monsieur l'agent ! Ne suis déjà pas trop en avance. Avec ce carnaval, devenu quotidien, les automobilistes en ont pour quelques heures encore. La rue aux piétons ! C'est la règle depuis des mois dans cette ville.

La horde : d'ici, à cause des pancartes et des bannières, impossible de voir jusqu'où se rend la queue de la manifestation, même en grim pant dans l'escalier du Sirocco. Une jeune fille montée sur des échasses, le visage maquillé de rouge et les cheveux multicolores, brandit à ma hauteur sa petite affiche : J'AI MAL À MES HORIZONS. Sandrine : elle va encore s'excuser en invoquant ses enfants, les cours de natation, les sorties scouts, les ateliers sur le compostage, la vie familiale, quoi. *C'est toujours plus long que prévu, les déplacements en ville, tu sais ?* Justement, je ne sais pas. Parce que j'ai fait le choix de ne pas encombrer mes fins de semaine. Parce que j'ai des dossiers qui attendent, des clients qui me talonnent.

PEUPLE, À VOS CASSEROLES. Avec ce boucan, inutile de téléphoner à Domenico pour m'assurer que la terrasse n'est pas occupée par ces fainéants. REGARDE, MAMAN, JE SUIS DANS LA RUE !!! Oui, j'avais remarqué. Elle va sans doute essayer de m'en parler. Un petit préambule à notre rencontre simplement. Sa sœur, les amis de sa voisine ou d'autres encore, qui ne seraient jamais allés à l'université sans les luttes étudiantes ; le sort des *plus pauvres*, la prétendue justice. (Elle aurait dû faire les sciences sociales plutôt que les HEC.) Sandrine : nos clients attendent et comptent sur nos compétences en finances, à toi et à moi. Tu comprends cela ? Déjà qu'il faut subir le *trafic* des marcheurs, pire que l'autre 59

d'ailleurs. Vraiment pire que les heures de pointe en voiture, si tu veux mon avis.

Bon. Le trottoir pour la marche. À contresens (c'est tout juste s'il y a la place). DEUX MINUTES POUR CONDUITE ANTIDÉMOCRATIQUE. L'homme qui porte un chandail d'arbitre m'a probablement remarqué (*celui-là, avec son porte-documents...*). Mon iPhone : toujours pas de nouvelles de Mister Taylor ni de Sandrine, qui sèche probablement les cheveux de son plus jeune tout juste sorti de la piscine ou qui fouille dans le sac à collation pour sustenter l'autre, affamé. DÉSOLÉ POUR LE BRUIT, MAIS ON A DES ENFANTS. NON À LA LOI 78. Ceux de Mister Taylor fréquentent les meilleures écoles. Il en a les moyens, bien sûr, mais il les a gagnés, ses moyens, non ? Et puis, franchement, est-ce si cher ? Comparativement au reste du monde, de l'Amérique du Nord, je veux dire... Avec tout ce qu'ils se paient aujourd'hui... *pour que personne ne nous ignore*. Coup de casserole contre le mur de briques. Un étudiant, torse nu, vient de s'installer sur le rebord de sa fenêtre : il crie comme un agonisant en agitant les bras et tend son téléphone vers la foule.

La boulangerie, enfin. Et les gyrophares qui ferment la marche. Toujours nerveux, Domenico doit être sur les dents avec tout ce monde. Je l'imagine, la tête levée, circulant entre les tables pour assurer son empire. L'ÉCOLE AVANT LA MAFIA. Rien à voir avec tout cela, la corruption. C'est chose commune et éternelle. Les mains dans l'assiette au beurre, qu'ils ont. Les droits de scolarité, une question de juste part. L'étatisme de Sandrine ruinera le pays. Elle sait compter pourtant, bon sang !

14 h. Devrais déjà être au café. Texto de Sandrine : *Un imprévu avec Charles. J'arrive dans 15 minutes*. Évidemment. La tabagie. Une femme âgée, ébouriffée, qui n'a pas assez de mains pour tenir tous ses sacs, sourit amèrement devant le défilé. Elle parle seule, grogne, puis elle jure en se repliant vers la bibliothèque : *Chiens, cochons, salauds !* ou quelque chose du genre. Deux hommes, montés sur un abribus, tendent leur banderole : NOUS TENONS TÊTE À

CEUX QUI TUENT LA LIBERTÉ. Et la population prise en otage ? Les automobilistes, les citoyens qui ne demandent qu'à vivre librement, justement ? La liberté des autres, ceux qui veulent étudier et qui n'ont plus accès à la classe ? *En beau fusil*, scande un groupe de jeunes filles. On ne saurait si bien dire.

La foule s'éclaircit : quelques traîneurs tout au plus qui semblent hésiter à suivre la marche. L'autobus de l'anti-émeute à l'écart, deux coins de rue plus loin. La terrasse de Domenico, enfin libérée du bruit et de l'achalandage. Oui, Sandrine, j'arrive. Elle vient de s'asseoir. Étire le cou dans ma direction, moins pour moi que pour la foule dont elle vient de rater le passage. Je ne l'imagine pas marcher au milieu de ces gens, Sandrine, malgré ses beaux discours. MON PÈRE EST DANS L'ANTIÉMEUTE. Sandrine reste assise : la bourgeoisie lui est trop confortable. S'arrête aux idées. Et encore. Tiens ! Elle a déjà baissé la tête pour tripoter son téléphone. À l'arrêt d'autobus, une fillette de sept ou huit ans. Robe de satin rose et couronne : PRINCESSE CONTRE LA LOI 78.

Texto : *Je te vois d'ici. Dis donc, tu viens ou tu préfères les cass...*

Merde ! mon iPhone. Mais... mais attendez. Il y a un malentendu. Ne fais pas partie de la manif. Mon téléphone ! Je veux juste reprendre mon téléphone, là, par terre. J'allais rejoindre une collègue... je ne suis pas... Vous me faites mal... Je vous dis que vous me faites mal. Foutez-moi la paix, bon sang ! On m'attend au café, juste là. Ma collègue vous le dira... Et puis j'ai des clients...

Note

Certains slogans qui apparaissent dans cette nouvelle proviennent du site *Pancartes de la GGI* (<http://pancartesggi.tumblr.com/page/3>), dont je remercie bien amicalement le créateur, Benoît Melançon.